



Article professionnel

Article

1960

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

Les processus de l'homínisation : colloques internationaux du Centre
national de la recherche scientifique, sciences humaines, Paris, 19-23 mai
1958

Sauter, Marc-Rodolphe

How to cite

SAUTER, Marc-Rodolphe. Les processus de l'homínisation : colloques internationaux du Centre national de la recherche scientifique, sciences humaines, Paris, 19-23 mai 1958. In: Jahrbuch der Schweizerischen Gesellschaft für Urgeschichte, 1960, vol. 48, p. 267–268.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:96096>

Herkunft wird aus nationalen Gründen breiter Raum gewährt.

Der Begleitkommentar von Josef Poulik ist kurz und knapp gehalten. Schade, daß die Behandlung der vorwiegend wirtschaftlichen Entwicklung der Gesellschaftsstruktur dialektisch rot gefärbt ist. Eine mehr auf Kultur und Geistesgeschichte ausgerichtete Betrachtungsweise hätte das ganze, vorzüglich ausgestattete Werk noch wertvoller gemacht. Trotzdem ist die Leistung von Poulik und Forman beachtenswert; sie haben eine gut dokumentierte Darstellung der tschechoslowakischen Kunstentwicklung in der Frühzeit geschaffen.

Basel

Rudolf Degen

Les processus de l'hominisation (Colloques internationaux du Centre national de la Recherche scientifique, Sciences humaines, Paris, 19-23 mai 1958). Paris, Centre national de la Recherche scientifique, 1958, 215 p., 32 fig.

Comment, par quel jeu complexe de modifications génétiques et de transformations anatomiques l'espèce humaine est-elle devenue ce qu'elle est? Quel rôle ont joué, dans ce grandiose phénomène d'hominisation, les données spécifiquement humaines que sont le langage articulé, la capacité de maîtriser le feu et de fabriquer l'outil? Comment faut-il se représenter le cheminement de l'intelligence, dans son évolution vers ce qu'elle est chez *Homo sapiens*? C'est, sinon pour répondre à toutes ces questions et à d'autres encore, du moins pour chercher, en faisant le bilan de nos connaissances à leur sujet, des éléments de réponses, que se sont réunis, invités par le C.N.R.S. à Paris, un certain nombre de spécialistes – zoologistes, anatomistes, anthropologistes, paléontologistes, préhistoriens, psychologues et sociologues – groupés autour de treize d'entre eux, auteurs de rapports sur les divers aspects du problème. La rapidité avec laquelle ont été publiés les actes de ce colloque nous vaut de disposer, quelques mois après, d'une somme où sont consignées les tendances existant aujourd'hui parmi ceux qui réfléchissent à l'énigme de nos origines.

Voici la liste de ces rapports, qui sont suivis du résumé des interventions qu'ils ont suscitées: *A. Delmas*, L'acquisition de la station érigée. – *A. Delattre*, La formation du crâne humain. – *G. H. R. von Koenigswald*, L'hominisation de l'appareil

masticateur et les modifications du régime alimentaire. – *J. Anthony*, La réalisation du cerveau humain. – *H. Piéron*, Le développement de la pensée conceptuelle et l'hominisation. – *V. V. Bounak*, L'origine du langage. – *R. Bonnardel*, La main et l'outil. – *K. P. Oakley*, L'utilisation du feu par l'homme. (Ces deux rapports sont suivis d'une longue contribution de l'abbé Breuil.) – *S. Zuckerman*, L'hominisation de la famille et des groupes sociaux. – *J. Piveteau*, La paléontologie de l'hominisation. – *G. Heberer*, L'hominisation: sélection, adaptation ou orthogénèse. – *A. Vandel*, Le phénomène humain. – *H. V. Vallois* a résumé et conclu le colloque (Le problème de l'hominisation).

Il y a deux méthodes d'approche du problème de l'hominisation (l'anthropogénèse de certains auteurs; en allemand: Menschwerdung). La première, qui pourrait être qualifiée de comparative, consiste à étudier les formes actuelles de Mammifères, et plus particulièrement de Primates non humains, avec l'Homme. C'est cette méthode qui permet à M. A. Delmas d'affirmer que «la souche des Hominidés, au sens large du terme, a été dès l'origine bipède»; la station verticale est en effet la première acquisition spécifiquement hominienne. C'est à la même méthode que M. A. Delattre doit d'ouvrir de vastes horizons sur la façon dont le crâne primate a pu, par rotation autour de l'axe vestibien (déterminé par les canaux semi-circulaires, liés à l'équilibration du corps), donner au cerveau un volume plus grand. C'est sur de telles bases aussi que MM. J. Anthony et H. Piéron s'appuient pour montrer la marge qui, par delà certaines analogies fondamentales, sépare les structures du cerveau et les comportements intellectuels de l'Anthropoïde et de l'Homme. C'est partiellement sous cet angle que M. V. V. Bounak aborde l'invérifiable problème de l'origine du langage humain et que M. R. Bonnardel affirme la spécificité humaine de la capacité à créer et à utiliser l'outil, à le conserver et à en transmettre la technique. C'est en faisant appel à l'observation des collectivités de Singes que S. Zuckerman, tout en avançant le caractère proprement humain des institutions culturelles réglementant les relations des sexes et de l'action coopérative dans la recherche de la nourriture, essaie de décrire le passage d'un comportement social à l'autre.

La seconde méthode, plus directe, est d'ordre

paléontologique et – en donnant à ce terme son sens le plus large – archéologique. C'est par la recherche et l'étude des documents fossiles (ossements, traces de feu, outillage, indices d'activité) que l'on vérifie et complète les hypothèses auxquelles la méthode comparative donne lieu. Certes il est de nombreux cas où l'on doit utiliser les deux méthodes conjointement (c'est le cas, entre autres, de MM. Delmas, Delattre, Anthony, Bonnardel). Mais lorsqu'il s'agit par exemple du passionnant problème de la première utilisation du feu (K. P. Oakley), seules les observations faites sur le terrain apportent des preuves certaines (notons que l'auteur de ce rapport refuse, à juste titre me semble-t-il, d'admettre l'attribution par Dart de la connaissance du feu aux Australopitèques sud-africains, dans l'état actuel des recherches).

Le rapport où M. A. Vandel situe l'homme individuel et social dans son originalité, et ceux de MM. J. Piveteau et G. Heberer, où sont retracées les grandes lignes du phénomène d'homination, complètent avec bonheur cet ensemble de travaux synthétiques, dont les conclusions sont résumées par M. H. V. Vallois.

Ce livre est un puissant excitant à la réflexion sur les problèmes des origines humaines; est-il beaucoup d'hommes cultivés à qui ceux-ci soient indifférents?

Genève

Marc-R. Sauter

Hugo Rahner, Griechische Mythen in christlicher Deutung. Rhein-Verlag Zürich, Neuauflage 1957. 500 S., 12 Kunstdrucktafeln. Fr. 19.80.

«Wir sind Barbaren geworden und möchten wieder Hellenen sein». Mit diesem einfachen Satz gibt Rahner schon im Vorwort der Erstausgabe April 1945 einem Unbehagen Ausdruck, das sich seit dem Ende des Zweiten Weltkrieges vielleicht allzusehr in unser Unterbewußtsein zurückgezogen hat. Rahner weiß, daß sich sein Wort nur wenden kann «an die Wenigen, die mitlernen, nicht an die Menge, die nur eben zuhört», an jene, die in der Erschütterung des Verstandes auch den Aufruhr des Herzens erleben. Ihnen möchte der Verfasser «Wege weisen für einen christlichen Humanismus, für die ungeheure Möglichkeit jenes „neuen Menschen“, von dem Paulus nach Kolossai schrieb, in dem sich Barbar und Hellene einen durch Christus, den menschgewordenen Gott, der da ist alles in allem.»

Um diese Absicht zu verwirklichen, kann es natürlich nicht genügen, die griechischen Mythen in ihrem Umfang und in ihrer eigenen Tiefe darzustellen, sondern sie können für uns erst fruchtbar werden in ihrer lebendigen Beziehung zum christlichen Gedankengut. Die wesentliche These Rahners geht nun dahin, daß das Verhältnis des Christentums zum hellenischen Mythos, dem tiefsten und erhabensten Ausdruck griechischen Denkens und Empfindens, nicht in einer genetischen Abhängigkeit des formalen Ausdrucks eines Mysteriums besteht. In der Einleitung setzt sich der Autor kurz mit den wissenschaftlichen Vertretern dieser Anschauung auseinander und würdigt die Verdienste der bisherigen Einzelforschung, weist aber entschieden darauf hin, daß die Gemeinsamkeit hellenischer und frühchristlicher Glaubensformen in der gleichartigen Natur aller Menschen und in ihrer gemeinsamen Kultur begründet ist und daß jeder menschliche Ausdruck für das Wahre und das Gute dem Geheimnis der christlichen Offenbarung adäquat ist. Die genetische Abhängigkeit wird so zu einer Abhängigkeit der Anpassung: Die christliche Auffassung vom siegenden Christus entstammt nicht dem griechischen Mythos des Helios; die Tiefe dieses Bildes hingegen bot den Kirchenvätern ein willkommenes Gewand für die geoffenbarten Wahrheiten.

Im ersten Teil seines Werkes bemüht sich Rahner in sehr vorsichtiger Art, den Begriff des einen christlichen Mysteriums zu lösen aus der Verstrickung mit den mannigfaltigen Erscheinungsformen der vielen griechischen Mysterien, einer Verstrickung, die verursacht wird durch unsere perspektivisch verkürzende Schau historischer Abläufe. Die griechischen Mysterien stellen eine Gefühlsreligion dar, bei welcher der Ritus das Entscheidende ist; damit unterscheiden sie sich aber grundsätzlich vom christlichen Dogma, dessen anthropomorphe Erscheinungsform unwesentlich ist. Die Darstellung christlicher Inhalte in griechischen Formen bedeutet also in Wirklichkeit ein Entgegenkommen der Kirchenväter gegenüber dem im antiken Geiste gebildeten Christen.

Den christlichen Begriff des Mysteriums versucht nun der Autor zu erklären anhand der Beispiele des Kreuzes und des Taufwassers. Er erfüllt dabei, vielleicht nicht absichtlich, eine apologetische Aufgabe: Er zeigt die Sinnlosigkeit jener Ansicht auf, die den Sakramenten magische Wir-